

Deux femmes, deux politiques, deux styles

L'une est blonde, l'autre brune. L'une pense à droite, l'autre à gauche. On ne peut rêver deux personnalités plus opposées. Seul point commun : elles sont toutes les deux chefs de gouvernement. L'une à Londres, l'autre à Lisbonne.

par Marianne Lohse

Margaret Thatcher

Ce matin-là, à l'heure des œufs au bacon, les travaillistes les plus hostiles au « Jupon de fer » n'ont pu s'empêcher de siffler : « Well done ! ». La photo de Maggie, en tenue de combat, défiant les terroristes de l'I.R.A., s'étalait à la une de tous les quotidiens. Très choqué par l'assassinat de lord Louis, l'homme de la rue a apprécié la visite, en Ulster, de Mrs. Thatcher. Même s'il réalise que la solution du problème irlandais n'est pas pour demain. Le Premier ministre, qui s'était toujours adressé à sa raison et à son porte-monnaie, semblait, pour une fois, avoir trouvé le chemin de son cœur.

Aux commandes depuis quatre mois, Margaret Thatcher, chaque jour, s'impose davantage. Les derniers sondages, pourtant défavorables — ils coïncident avec un allègement fiscal, nettement compensé par la hausse de la T.V.A., d'où un indice des prix de plus de 4 % —, n'ont guère altéré le moral de ses troupes. Assurée d'une confortable majorité aux Communes, Mrs. Thatcher a vraisemblablement pris ses quartiers à Downing Street pour un certain temps. Sauf faux pas. Ou coup bas.

Il faudra attendre la rentrée parlementaire pour que les Trade Unions (douze millions d'adhérents) décrochent à nouveau les gants. C'est que Mrs. Thatcher entend limiter des pouvoirs qu'elle estime abusifs. (Notamment en instituant le vote à bulletin secret dans les usines pour mettre fin à ce qu'elle appelle « le terrorisme syndical ».) En fait, pour l'instant, la prudence de Maggie, qui n'a d'égale que celle des leaders syndicaux, très sensibles à l'impopularité déclenchée par les grèves massives du début de l'année, décontenance tous ceux qui, par avance, condamnaient son autoritarisme et son impétuosité — William Rodgers, ministre des Trans-

ports du gouvernement Callaghan, ne l'appelait-il pas (un surnom de plus) « la femme-cataclysme » ?

Comme dit avec réalisme un jeune cadre londonien, très représentatif des nouveaux militants Tories : « Beaucoup s'attendaient à ce qu'elle dénationalise à tout crin ; au lieu de cela, elle module. La rigueur n'empêche pas le pragmatisme. Maggie est plus souple qu'il n'y paraît. »

Une politicienne de conviction

Coupes claires dans les dépenses publiques, politique monétaire drastique, relance de l'industrie. Oui, mais l'inflation va avoisiner 17 % à la fin de l'année et le chômage, pourrait frapper deux millions de travailleurs. Mrs. Thatcher sera-t-elle contrainte de renoncer à son credo libéral et d'en revenir à une politique de subventions ? Pourra-t-elle résister, alors, aux pressions probables de son parti ?

Les plus sceptiques, les plus pessimistes pourtant, commencent à croire à l'étoile de Maggie-courage, de Maggie-la-fonceuse.

C'est qu'il n'y a pas, chez cette femme de cinquante-trois ans, que les féministes anglaises, écorchées, ont définitivement classées dans la catégorie des « mecs en jupons », le plus petit dégoût pour la comédie du pouvoir et ses joutes masculines. Cela se voit et cela s'entend : « Je suis une politicienne de conviction », aime-t-elle à répéter. Ses hagiographes, et les autres, n'ont pas manqué d'observer l'extraordinaire intensité du regard bleu, cette façon qu'a le leader d'agripper le bras de ses interlocuteurs, comme pour, mieux



Fundação Cuidar o Futuro

les gagner à ses idées. C'est tout le pays qu'il lui faudra convaincre de secouer sa torpeur : « *Je ne serai jamais derrière les paresseux* », a averti Maggie. Guérir ce qu'on appelle ici le « british disease », cette inappétence au travail, qui va de pair avec le maintien sacré d'un certain style de vie : thé et tondeuse à gazon, n'est pas une mince affaire.

2 heures du matin. 10 Downing Street, le chat Wilberforce, qui hante le palais et n'appartient à personne, glisse dans les couloirs. Au premier étage, la lumière brûle encore. Margaret Thatcher ne dort que quatre heures par nuit. « *Son hobby, soupire un proche collaborateur : le travail et encore le travail. Retour de Canberra, à l'escale de Singapour, à 23 heures, nous étions tous épuisés. Elle, elle réclamait ses dossiers.* » Vieille discipline, sans doute, pour l'ancienne petite boursière, fille de l'épicier de Grantham, qui ne craint pas de faire publiquement allusion à sa robuste constitution et à sa totale indifférence devant la ménopause. Le pouvoir l'a-t-il changée ? « *Elle a plus de confiance en elle-même (en manquait-elle ?) et elle écoute mieux* » (encore qu'on l'ait entendue lancer un « la ferme ! » retentissant à son ministre de l'Échiquier. On l'appelle « Prime Minister » tout court. Jamais Madame. La voix s'est faite moins aiguë et la coiffure plus souple (les conseils des spécialistes de l'agence Saatchi et Saatchi ont porté leurs fruits). Qui crée pour elle ses tailleurs et ses robes sobres, invariablement pastel ? Secret d'État. « Marks and Spencer, tout bonnement », affirme une modéliste peu crédible : elle est travailliste.

Un autre prince consort

On sait peu de choses de sa vie familiale : Denis, son silencieux mari, soixante-quatre ans, joue beaucoup au golf et a définitivement adopté l'attitude d'un autre prince consort, Philippe d'Édimbourg, mains croisées derrière le dos. Ses jumeaux, vingt-quatre ans, Carol et Mark (« *Elle les a eus en même temps pour gagner du temps* », affirment les mauvaises langues), vivent rarement auprès d'elle. A Downing Street, Mrs Thatcher n'a pas été prise d'une folie de décoration : simplement, dans le hall, elle a remplacé un lugubre petit poêle électrique, branché devant la cheminée, par un parterre de fleurs, exigé qu'on déplace un fauteuil-guêrite de cuir noir, fait rechercher une toile représentant Winston Churchill et enfermer un présent du président Giscard d'Estaing, des porcelaines (hormis la politique, la seule passion, avec le jardinage, qu'on lui connaisse) dans une vitrine. Le poulet au curry, mitonné par elle à Chelsea et dégusté ici le jour de sa nomination, n'a vraisemblablement pas eu de suite.

Tous les soirs, lorsque le Premier ministre gagne ses appartements privés, elle peut saluer au passage ses illustres prédécesseurs : Disraéli, Gladstone... La coutume veut que l'on fixe leur portrait au mur après leur départ. Curieusement, on n'a pas encore eu le temps d'accrocher celui de M. Callaghan. ■

Maria Pintasilgo

Les amis de Maria de Lurdês Pintasilgo citent volontiers Sophocle : « *Quand une femme atteint le niveau d'un homme, elle lui devient supérieure* », ce qui dans un pays où l'égalité des sexes est inscrite dans la Constitution mais où le machisme demeure une vieille habitude, ne manque pas de sel. L'extrême intelligence, le charisme du Premier portugais sont connus. Ce qui l'est moins, c'est son degré d'ambition politique. Et son entêtement.

Restera, restera pas ? Cette question, les Portugais ne devraient même pas se la poser puisque, en principe, le gouvernement Pintasilgo, le onzième depuis la Révolution des Œillets formé fin juillet dans un délai record d'une semaine, n'est pas censé durer au-delà de novembre : le temps de préparer des élections législatives après une dissolution de l'Assemblée, il est vrai déjà différée. Mais pourquoi Maria De Lurdês exaspère-t-elle tant ses adversaires socio-démocrates, centristes et monarchistes ? « *crypto-communiste* », « *sainte laïque* », « *idéaliste* », « *ingénue* », « *ayatollah d'Eanes* » : les épithètes désagréables pleuvent sur cette catholique de gauche assez proche des socialistes dont elle ne fait cependant pas partie.

La réponse tient sans doute dans cette petite phrase du Premier ministre : « *Je suis très consciente de la nécessité de préparer le terrain à ceux qui vont suivre.* » Et aussi à la présence dans son équipe de dissidents du P.S.D. (social-démocrate), regroupés au sein de l'A.S.D.I. (Association sociale démocrate indépendante), sur lesquels le président de la République, le général Eanes, pourrait s'appuyer, peut-être, s'il « *remplait* » en 1981.

Quarante-neuf ans, silhouette ronde, rire éclatant, regard brun doux-charmeur. Maria de Lurdês

Pintasilgo est à l'opposé de son homologue britannique Margaret Thatcher (qu'elle qualifie non sans ironie de « *politicienne de carrière* »). On ne saurait rêver femmes plus dissemblables !

Éphémère, Mme Pintasilgo ? Peut-être. Atone et incolore, sûrement pas ! Curieusement, tout en se faisant étriller par la droite la plus conservatrice, Mme Pintasilgo jouit tout à la fois de la bienveillance des socialistes, des communistes... et de celle du patriarcat de Lisbonne. Et, affirme une féministe célèbre, la journaliste Maria-Antonia Palla : « *Elle est un espoir pour toutes les femmes* » (53 % du corps électoral).

L'égérie d'Eanes

Née à Abrentès, Mme Pintasilgo, ingénieur-chimiste, occupe vite des responsabilités professionnelles importantes. Après la révolution d'avril 74, elle est dans les trois gouvernements provisoires successifs secrétaire d'État puis ministre des Affaires sociales. La Santé, l'Éducation, la Condition féminine, la Presse lui sont des domaines familiers. Déléguée à l'O.N.U., ambassadeur du Portugal à l'U.N.E.S.C.O., elle est très appréciée à Paris dans les milieux proches de l'Institut catholique. Elle a présidé l'Association « Pax romana », et le mouvement international « Graal », fondé en 1920 par les étudiantes hollandaises de l'université de Nimègue, lui doit beaucoup. Très implanté au Portugal, le « Graal » multiplie pour les femmes, catholiques ou



Maria Pintasilgo

► suite de la page 81

non, les lieux de production artisanale en milieu rural, les cercles de discussion, les unités pédagogiques et les expériences de vie communautaire : le Premier ministre elle-même a, pendant plusieurs années, partagé la vie d'une communauté, à Lisbonne. Cette « étiquette » catholique ne doit prêter à confusion : l'avant-gardisme des années 50 s'est bien édulcoré au Portugal et le christianisme (on pratique relativement peu) y apparaît aujourd'hui surtout comme un système de références morales. « En fait, explique Mme Thérèse Santa Clara Gomès, quarante-trois ans, secrétaire d'État auprès du Premier ministre, il y a eu rencontre entre le « Graal », carrefour de recherches et Maria de Lurdès dévoreuse de livres et d'idées ».

Pas de routine

Si Mme Thatcher refuse toute interview pour l'instant, le Premier portugais s'explique volontiers à Oeiras, dans la villa blanche où elle passe l'été, sur sa conception du pouvoir : « Les femmes vont, je crois, directement à l'essentiel, au concret, se refusent à entourer le pouvoir politique de la mystification habituelle. Par rapport aux couches populaires, dans ce pays, être une femme est un atout. La classe politique ? C'est autre chose ! On se permet à mon égard un vocabulaire très atavique. » Provoquant le style Pintasilgo ? Sans doute. Exemple : alors que la logomachie ici est une véritable institution, le programme de Mme Pintasilgo tient seulement en 40 pages. Elle qualifie elle-même ses discours, où elle cite les poètes Miguel Torga et Fernando Pessoa de « peu technocratiques » et affirme : « Je hais la routine. Pour rien au monde je renoncerais à une simplicité foncière. Même ce qui est grave n'a pas besoin d'être dramatisé. » Elle dit encore : « Pour accomplir les actes les plus anodins, j'ai besoin d'être guidée. C'est vrai, je suis une idéaliste, mais mon idéalisme s'inscrit à l'intérieur d'un énorme pragmatisme ! Le temps m'est compté. Je voudrais pourtant prouver aux Portugais qu'on peut gouverner en tenant compte des préoccupations vraies des gens, le logement, par exemple, et pas seulement dans les grandes villes, la santé, sujet brûlant s'il en est, notamment en redistribuant la population médicale. »

Des questions sur la réforme agraire, les finances extérieures, leitmotif des préoccupations portugaises amènent des réponses plutôt évasives. Il est peu probable qu'en Alentejo, Mme Pintasilgo défende les unités collectives. « Qu'est-ce qu'on va produire, ça c'est le point essentiel avec une base communautaire et des structures coopératives. » Les négociations avec le Fonds monétaire international ? « Il faut les rouvrir. En préservant, coûte que coûte, l'indépendance nationale. » Mme Pintasilgo est plus prolixe sur ses projets anti-sexistes (elle voudrait promulguer des textes contre la discrimination dans les entreprises). Elle confie volontiers qu'elle tient un journal « non pas factuel mais impressionniste » et « qu'hélas, elle n'a plus guère le temps de lire Agatha Christie, de jouer du piano ou de tricoter des cache-cols pour ses amis ». Le Premier portugais pratique admirablement l'art de la séduction et de l'esquive. En définitive, sans doute, est-ce parce que derrière cette petite femme extraordinairement brillante et chaleureuse, un homme tire les ficelles : l'énigmatique président de la République, le général Antonio dos Santos Ramalho Eanes. ■

M. L.



Publicação F. MAGAZINE Data SEPTEMBRES 79
 Localidade Paris Página 102
 Tendência política _____
 Frequência mensal Tiragem aproximada 300 mil ex.

BENOÎTE GROULT

Margaret, Simone, Maria et les autres

Fundação Cuidar o Futuro

L'été, je devrais laisser au vestiaire mes lunettes féministes. Car, à cause d'elles, je suis victime d'une déformation professionnelle qui m'empêche de considérer d'un œil indifférent ou amusé les plaisanciers qui défilent à longueur de jour dans le petit port breton que surplombe mon jardin. Mais, à une époque où l'on parle tant de partage des tâches et de rôles interchangeable, comment ne pas être frappé de voir que, sur la majorité des bateaux, se reconstitue le même éternel attelage : le Giscard à la barre, au moteur et aux commandes et sa « dame », souvent en robe à fleurs et talons hauts pour mieux marquer sa non-appartenance à l'univers marin, assise comme une invitée dans un coin jugé tranquille... d'où elle sera d'ailleurs inmanquablement éjectée à la première manœuvre.

Avant d'en tirer des conclusions pessimistes, il convenait d'y regarder de plus près, pour voir quel était par exemple l'âge du capitaine. En effet que l'épouse d'un retraité, née avant guerre, c'est-à-dire avant que ne s'exercent les ravages du féminisme, cherche à se faire toute petite à bord pour

ne pas gêner l'homme qui sait ce qu'il a à faire, lui, et qui a la bonté de la trimbaler, passe encore. Mais que, parmi les jeunes équipages, les garçons continuent à jouer les fiers capitaines, seuls maîtres à bord et pour cause, tandis que les filles se réfugient sur un bout de banquette et se mettent soudain à ressembler à des handicapées motrices, là, c'était beaucoup plus inquiétant.

Spectacle plus triste encore, voir fiston courir sur le pont pour aider papa, ou bien se faire confier la barre, tandis que fifille reste bêtement assise près de Mamichou, passive comme une voyageuse dans un autobus, se préparant à reproduire le schéma ancestral et à devenir à son tour une handicapée motrice.

Cette impotence, ces complexes d'infériorité qui saisissent encore tant de personnes du sexe dès qu'elles s'écartent des activités traditionnellement féminines, ont curieusement un équivalent en face : c'est l'impotence et le complexe de... supériorité (pas fous, les bourdons) qui saisissent tant d'époux dès qu'ils franchissent le seuil d'une cuisine. Le joyeux bricoleur, qui, à bord, réussissait de savantes épissures, se déclare,



soudain, incapable de recoudre un bouton et se coupe un doigt chaque fois qu'on lui donne des légumes à éplucher. Parallèlement la débile du bateau est redevenue en un clin d'œil, dès lors qu'elle a réintégré le foyer, adroite, précise et compétente.

Cette notion désolante et castratrice selon laquelle l'homme serait doué pour le dehors et la femme pour le dedans continue à nous



Micheline Peillette-Lucas

"Les adolescentes vont enfin pouvoir rêver de devenir autre chose que Blanche-Neige, Cendrillon ou sainte Thérèse de Lisieux."

imprégner presque malgré nous, et les performances plus qu'honorables des équipages féminins de la dernière Transat en double n'ont pas encore entamé sérieusement ce monopole masculin de l'aventure. Pas davantage les Goitschel, Maryvonne Dupureur, Kiki Caron n'ont-elles réussi à persuader notre administration, celle des Postes notamment, qu'elles faisaient vraiment du sport ! Témoin un tout récent timbre tranquillement intitulé *Le sport pour tous* alors que n'y figure aucune femme sur cinq personnages.

Pour percer ce mur du refus, pour venir à bout de cette épaisseur de mauvaise volonté et de routine qui nous fige les uns et les autres dans des rôles convenus, les discours ne suffisent pas. Il faut créer des précédents, imposer de nouvelles images. Il faut que les femmes occupent le terrain et pas seulement

celui des stades. A cet égard, l'accession cet été de trois femmes à des postes de premier plan, quels que soient leur compétence, leur tendance politique ou même leur féminisme, me semble un événement de grande importance. Pour la première fois dans l'histoire de l'Occident, trois femmes en Europe — Simone Veil, Margaret Thatcher et Maria de Lourdes Pintassilgo (voir article p. 55) — sont chargées des destinées d'un pays ou d'une communauté de pays, non parce qu'elles sont épouses, favorites ou veuves d'un homme célèbre, mais en raison de ce qu'elles représentent, elles, et de leur action personnelle. Enfin des femmes qui font la *une* des journaux, pour d'autres raisons qu'un drame passionnel, un scandale ou un concours de beauté. Voilà déjà une nouveauté stupéfiante !

J'y vois deux autres aspects réconfortants. Même si ces femmes ignorent ou condamnent les luttes féministes, (ce qui n'est le cas que pour Margaret Thatcher sans doute) le fait qu'elles aient été élues ou désignées constitue une victoire pour les féministes et un hommage indirect à leur action. Qu'elles l'admettent ou non, elles ne sont aujourd'hui Première ministre ou présidente d'assemblée que parce que des suffragettes anglaises se sont battues ou sont mortes pour le droit de vote, des pétroleuses françaises pour l'égalité devant la loi et toutes les ancêtres ou émules du M.I.F. pour le droit à l'existence.

Par ailleurs la présence simultanée de trois femmes au plus haut niveau constitue un choc psychologique qui va modifier le paysage, et tout notre environnement culturel. On va s'habituer à ne plus considérer comme un prodige qu'une femme devienne chef d'Etat. Les adolescentes vont enfin pouvoir rêver de devenir autre chose que Blanche-Neige ou Cendrillon, sainte Thérèse de Lisieux ou Florence Nightingale, Miss France ou Raquel Welch, servantes ou objets sexuels. On peut penser ce qu'on veut de Golda Meir, d'Indira Gandhi, ou d'autres femmes qui exercent ou ont exercé le pouvoir. Mais elles fournissent de nouvelles images. Elles auront en tout cas élargi l'éventail du possible pour les femmes, c'est-à-dire accru leur liberté et leurs chances de peser un jour sur l'histoire. **F**

